

Pages de tulle

Annie Fuselier

D'une main égarée elle lisse la dentelle de son couvre-lit. Elle suit les contours des motifs, passe le petit doigt dans les trous festonnés. Le temps n'en finit pas d'écouler son cours lent, paresseux, assommant, intolérable d'infini.

Des affiches de Patrick Dupond, de Pietragalla et de Pina Baush animent les murs de la chambre. Des ouvrages s'accumulent sur la table. Ce sont désormais les aventures des autres qu'Elise vit par procuration : la biographie de Serge Lifar, des textes de Maurice Béjart. La lecture est le seul exutoire possible, le seul espoir d'un ailleurs supportable. L'unique façon de sortir de ce lit sur lequel elle est clouée. Mais ce soir, même les livres ne parviennent pas à la distraire de sa réclusion. D'un geste rageur elle retourne, sur sa table de nuit, la photo de ses treize ans en ballerine au Cercle de la Danse.

C'était l'enfance rêvée avec les amies qui partageaient sa passion. Elles attendaient le mercredi avec impatience. Exercices à la barre : première

position, plié, dégagé, menton levé, bras souples et on sourit ! Etirements, grand écart, pied dans la main... Puis venait l'apprentissage d'une variation au milieu de la salle. Chaque mouvement devait viser la perfection, épaules basses, pointes de pied tendues. Le maître de ballet exigeait de rectifier la position, répéter, recommencer. Les filles étaient dociles, tellement stimulées par l'ambition de progresser. Pas question d'avoir mal aux pieds. On ignorait les crampes. On méprisait le mal de dos.

Pirouettes, fouettés, jetés battus, tout ce vocabulaire était parfaitement maîtrisé, dans la tête comme dans les membres. Elise défiait la pesanteur, apprivoisait l'espace, s'appropriait la musique. Cygne noir aux ailes assassines ou sylphide immaculée à la légèreté de tulle. Des arabesques classiques au flamenco d'une Carmen, tous les costumes lui seyaient. Chaque personnage devenait sien, lui faisait vivre une autre vie. Les cours de danse constituaient les moments privilégiés de la semaine, des parenthèses de bonheur total où elle ne pensait qu'à dompter son corps, à le sculpter pour qu'il parvînt à révéler son âme.

Il a suffi d'une plaque de verglas sur les marches du théâtre pour qu'Elise tombe sur la chaussée. Il a suffi d'un chauffeur trop pressé, qui l'a heurtée violemment. Elle se retrouve dans un couloir

de l'hôpital, sur un brancard, son sac de danse sur le ventre. Une douleur aigüe lui remonte dans le côté droit. Sa jambe, broyée, est presque totalement détachée de son corps, appendice odieux. Le médecin urgentiste n'envisage que l'inévitable amputation. La jeune fille s'évanouit de souffrance. La suite est éclairée du scialytique de la salle d'opération.

Quelques jours après, au cours de leurs visites à Elise, ses amies croient lui changer les idées en lui racontant le programme du futur spectacle de fin d'année. Elise est dévastée par la déception. La princesse ne deviendra même pas servante, l'héroïne ne sera même pas simple figurante. Le prothésiste fait une proposition. Le kinésithérapeute encourage Elise, admiratif devant ses progrès entre les barres parallèles. La rééducation semble interminable malgré une volonté farouche de vaincre le sort. Un sourire timide s'ébauche au coin d'une bouche devenue boudeuse.

Un soir, Elise s'appuie sur ses béquilles pour s'exercer à marcher seule dans sa chambre d'hôpital. Mais elle a trop présumé de ses forces : le genou gauche cède. L'infirmière retrouve Elise au pied du lit, incapable de se relever. Sa haine farouche contre son moignon horrible devient dégoût de soi. Elle prend la vie en aversion. Cette seconde chute n'entraîne que des complications.

La conclusion du chirurgien est sans appel : une nouvelle opération se révèle nécessaire, qui va entraîner une immobilisation totale et prolonger la convalescence. Il faut reprendre à zéro le processus de rééducation. Mais Elise ne peut pas admettre l'acharnement du destin. Son destin c'était la danse. La danse c'était sa vie. A dix sept ans, sa voie était toute tracée : une carrière en chaussons et justaucorps. Le rêve, quoi ! Mais le rêve a été foudroyé dans une jambe coupée.

À la maison, plusieurs mois après, quand l'ambulancier pose Elise sur son lit, elle est désemparée, désarmée, désorientée. Elle porte sur son pyjama son cache-cœur de répétitions. Elle aperçoit son justaucorps pendu lamentablement à la patère située derrière la porte de sa chambre. Les rubans de ses chaussons, noués au pied de son lit, ont pris la couleur de la poussière. Tout est là, tragiquement prêt à être enfilé... Plus jamais sans doute. Dans un autre monde peut-être.

Alors commence une longue période, sinistre d'inactivité. Que faire lorsque le corps se révèle incapable de se mouvoir ? Le masque du cafard se sculpte peu à peu sur le visage d'Elise. Une dépression insidieuse s'installe dans la pénombre de sa chambre. Les amies espacent leurs visites car elles ne sont pas toujours bien reçues. Elles comprennent

qu'évoquer ce qu'il se passe au Cercle de la Danse remue dans la tête d'Elise plus de rancœur que d'intérêt. Elle refuse de s'alimenter. Elle ne veut plus quitter sa chambre. Les crises de larmes sont de plus en plus fréquentes, quand elle ne reste pas prostrée, les yeux rivés sur le plafond.

Il n'y a guère que sa petite sœur, Anne, qui trouve grâce à ses yeux, naturelle et sans malice. Elise ne peut pas lui reprocher la moindre hypocrisie. La petite vient près d'elle après son retour de l'école, apporte sa boîte de crayons de couleur et dessine, en silence. Elise, un jour, se saisit d'un crayon et esquisse des silhouettes. Des silhouettes qui dansent. Le trait, d'abord indécis, se fait plus appuyé : il n'en sort que des formes noires bien éloignées de l'élégance recherchée par la dessinatrice. Après quelques jours d'efforts renouvelés, Elise déchire tout d'un geste rageur. Les papiers éparpillés à côté de son lit témoignent du gâchis de son existence. Elle ne se sent plus bonne à rien. Toute perspective s'efface. Il lui semble, à dix-sept ans, que l'avenir est clos pour elle. Elle ne parvient même plus à achever ses lectures. Elle essaie de canaliser sa colère dans des distractions diverses. Tapisserie, tricot, mots croisés, scrabble. Toutes amorcées, aucune retenue. Le désespoir mine son esprit et sape l'énergie qui subsiste dans le haut de son corps. Elle contemple, des heures entières, les chaussons qui pendent,

lamentables, au pied de son lit. Elle se réfugie insensiblement dans une solitude mutique, stérile.

Un jour Anne entre dans la chambre d'Elise, triomphante, brandissant un cahier. Elle s'apprête à en montrer une page à sa sœur quand celle-ci la repousse violemment, faisant tomber le cahier sur le plancher. Anne se met à pleurer en le ramassant avant de sortir de la pièce. Elise regrette aussitôt d'avoir maltraité sa cadette, la seule personne qui la relie encore au monde. Elle la rappelle et l'enfant revient, sans rancune, faire lire à son aînée la rédaction, qui lui a valu les félicitations de la maîtresse. Anne y relate l'accident d'Elise, qu'elle décrit comme une « grande ballerine ».

La nuit suivante est moins noire. Elise semble regagner un brin d'estime de soi. Elle s'empare d'un crayon à papier et de quelques feuilles blanches. Pendant des jours et des jours, la première page reste vierge. Y jeter un regard lui donne le vertige comme lorsqu'elle effectuait un porté avec son premier partenaire. Aucun mot ne sourd de son esprit tourmenté. Elle inscrit dans son journal : « Mardi : page blanche ». « Mercredi : page blanche ». « Jeudi : page blanche ». Le leitmotiv l'accuse d'une incapacité coupable. Vendredi « Je hais la blancheur de cette page ! »

Elle a pourtant l'impression que les idées se bousculent dans sa tête pendant les premières heures

de la nuit. Mais, au réveil, tout semble oublié. Elise voudrait seulement aller d'une majuscule à un point, scander sa frustration entre deux virgules. Elle sait ce qu'elle voudrait exprimer. Comment conter son histoire avec les mots comme on exécute un enchaînement : départ en cinquième position, relevé en arabesque, saut de chat, pas de bourrée... tout un phrasé en déboulé sur la scène comme sur la page ? Énumération éloquente dans laquelle les dégagés font office de virgules et les grands jetés de points d'exclamation. Elle souhaiterait entrelacer de tulle un récit fabuleux, où se tissent des existences en accord avec sa musique intérieure.

La page blanche la nargue comme elle, jadis, narguait la gravité. Puisque ses jambes sont mortes, Elise s'invente chorégraphe en écriture. Elle imagine un ballet silencieux qui décrit ses émois, les joies passées et les meurtrissures actuelles. Les mots alors se placent sur la page, ils s'enchaînent en variations diverses.

Elise parvient enfin à rythmer sa phrase comme une partition, assouplir les subordonnées, muscler les descriptions, ajouter de la grâce au détour d'un paragraphe. Cette laborieuse entreprise la réconcilie avec la vie. En deux cents pages !

L'auteure

Née dans le Jura, Annie Fuselier a passé son enfance et son adolescence à Dijon. Après des études à l'université de Bordeaux et deux ans de doctorat en Irlande, elle obtient le Capes et l'agrégation d'anglais. Professeur de lycée elle devient ensuite inspectrice pédagogique régionale aux rectorats de Nancy puis de Dijon. Désormais retraitée, elle aime la lecture, l'écriture, la danse, les réunions familiales et le bon vin.